



Boucles temporelles

décembre 2022

Yamilo Cortez · Thomas Lacroix · Sarah Lefèvre
Ilyass Mofaddel · Céline Saint-Charle

reticule.fr

Réticule #20 : Boucles temporelles

décembre 2022

Table des Matières

À chaque jour suffit sa peine

Sarah Lefèvre

L'homme en noir

Céline Saint-Charle

Ad libitum

Thomas Lacroix

C'est de l'effort que naît le succès

Ilyass Mofaddel

L'enfant de l'imprégnation

Yamilo Cortez

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2022 Réticule. Tous droits réservés.

À chaque jour suffit sa peine

Sarah Lefèvre

– Mais enfin tu ne peux pas dire que c'est inutile ! C'est avec des résonnements pareils que rien ne change !

– Pourtant le capitalisme a déjà gagné ! Tu crois que ça va servir à quelque chose de sécher les cours pour aller brandir des petites pancartes de merde ? De se peler le cul toute la journée dans le froid en criant qu'on veut récupérer nos droits ? Tu penses que le petit Manu il va voir ça depuis l'Élysée et qu'il va se dire « Ho waouh, tous ces gens qui se mobilisent dans les rues ils ont tellement raison putain, je ne suis vraiment qu'une merde. Mais attends, ce ne serait pas Charlie Vaure et Lou Baleira avec une pancarte "Macron dégage" ? Putain mais si, c'est elles ! Elles mettent leur avenir en jeu en séchant les cours pour me faire passer un message. C'en est trop, il faut que j'intervienne. »

Charlie jeta son mégot par terre en levant les yeux au ciel.

– T'es vraiment con quand tu t'y mets. Tu vas faire quoi ? Rester là gentiment en attendant que les autres agissent à ta place ?

– Et toi aussi t'es vraiment con quand tu t'y mets. Tu veux mener la révolution mais t'es même pas capable de jeter ton mégot à la poubelle ?

– Je ne peux pas me battre sur tous les fronts.

Lou fit semblant de défaillir.

– Donc tu veux créer un nouveau gouvernement sur une planète que tu aides à détruire ?

– Tout de suite les grands mots. On est dans une cour privée qui est nettoyée chaque jour.

– Donc parce qu'elle est nettoyée chaque jour c'est à l'agent d'entretien de laver derrière toi ? Alors que tu pourrais le faire toi-même ? Finalement on en revient toujours au même problème, si chacun faisait son boulot correctement la planète irait mieux ; et les humains aussi.

– Ce n'est pas en jetant mon mégot à la poubelle que le peuple aura plus de droits.

– Non, mais ça fera une chose de moins à ramasser pour Roger.

La sonnerie se mit à retentir.

– J'y vais, j'ai cours de maths. Donc tu ne viens pas cet après-midi ? demanda Charlie.

– Non.

– OK. Alors à demain.

Avant de partir elle ramassa son mégot et le jeta à la poubelle en adressant un sourire condescendant à son amie.

En classe, Gustave lui fit passer un mot. Bien qu'ils soient en terminale la plupart des jeunes se comportaient toujours comme des collégiens. Charlie déplia délicatement le bout de papier sur ses cuisses. Quatre mots, fracassants, déclenchant un coup de tonnerre dans son petit cœur d'adolescente : « Il faut qu'on parle. » Et merde. Ça puait la rupture. Elle ne répondit pas, attendant la fin du cours pour le voir. Elle retenait ses larmes, tentant de ne rien laisser paraître. Une seule question tournait en boucle dans sa tête : « à quel moment j'ai merdé ? » Cela ne faisait même pas trois mois qu'ils étaient ensemble, mais Charlie était amoureuse de lui depuis la maternelle. Elle avait attendu, pendant des années, lui avait dit plusieurs fois qu'elle l'aimait, mais il n'avait jamais été réceptif. Et, après plusieurs

mois de persévérance, elle avait enfin réussi à l'avoir à l'usure. Si Gustave la quittait, son monde s'écroulerait.

— ... et c'est pour ça que je pense que c'est mieux que l'on s'arrête là. Je suis désolé Charlie.

Bullshit, pensa-t-elle. Que des conneries, comme d'habitude. Les garçons à cet âge-là ne sont pas capables de donner une vraie explication, parce qu'ils ne sont pas foutus de savoir ce qu'ils veulent. Une génération d'hommes élevés par des femmes en quête de reconnaissance paternelle. Trop émotifs parce qu'élevés par leur mère, trop durs parce qu'ils n'ont pas eu de père. Tu restes distante ils sont en manque d'affection, tu leur donnes de l'affection ils ont besoin de distance.

Charlie sentit son cœur se briser en mille morceaux. Tant d'efforts pour si peu de résultat. Elle ne comprenait pas pourquoi il ne l'aimait pas, elle, alors qu'elle était belle, intelligente, et que tout le monde la désirait. Dans un élan de détresse, elle le supplia de ne pas la quitter, mais Gustave fit la sourde oreille. Il la regarda avec dédain et partit sans se retourner.

14h. Après avoir pleuré dans les toilettes durant au moins trente minutes, elle y était. Tremblant de tout son corps, son écharpe remontée jusqu'au-dessus de son nez, sa pancarte à la main, elle était prête. Lou qui avait eu de la peine pour elle après sa rupture se tenait dans la foule au côté de son amie ; Charlie était contente qu'elle soit là. Le cortège démarra. Manifestation des Lyonnais pour les droits des jeunes, des vieux, et plusieurs autres droits qu'elle n'avait pas lus. Finalement Charlie s'en foutait du thème de la manifestation, elle voulait juste montrer qu'elle était en colère. S'il y avait un mouvement de rébellion elle voulait en être, elle voulait faire partie de l'Histoire. Elle aurait

même aimé être un casseur mais au vu de sa force physique elle se contentait juste de gueuler les slogans éclatés de la CGT. Un mec un peu bourré se pointa et lui offrit une cannette, elle chercha autour d'elle l'approbation de Lou mais celle-ci avait disparu. Charlie prit la 8.6 et l'ouvrit. Et puis merde, aujourd'hui elle était en colère.

Plus d'une heure qu'ils marchaient mais la foule avançait lentement. Les flics fatiguaient à maintenir quatre mille personnes sous pression. Charlie en était à sa troisième bière et elle était saoule. Elle avait arrêté de chanter parce qu'elle avait mal à la gorge à force de crier des conneries ; les autres militants aussi d'ailleurs. La tension était palpable, des beaux slogans ne découlaient plus que des braillements et des insultes. Des cannettes et d'autres objets en tout genre commencèrent à voler dans les airs et quelques poubelles cramaient sur le passage dévastateur des militants. Cela se ressentait, ce n'était pas une manifestation contre le réchauffement climatique. Charlie essaya une énième fois d'appeler Lou mais elle ne répondait toujours pas ; elle supposa qu'elle s'était tirée. Au passage elle supprima les messages et appels inquiets de sa mère. Inutile de culpabiliser, elle savait déjà qu'elle allait se prendre une rouste en rentrant.

17h. ça poussait dans le cortège, les civils commençaient à perdre patience. Charlie se faisait bousculer dans tous les sens. En sortant un briquet elle fit tomber ses clés mais il y avait trop de monde pour qu'elle opère un demi-tour, dès qu'elle essaya d'aller à contresens les militants l'insultaient et la forçaient à avancer. Poussée vers l'avant elle tenta tout de même de rester au milieu de la masse, faisant en sorte de rester protégée ; les altercations avec les CRS étaient de plus en plus violentes. Les hommes bleus commencèrent à resserrer le cortège en tapant

leurs matraques contre leurs boucliers, créant – sans le vouloir – un oppressant chant militaire. C'était censé calmer les manifestants mais ce fut tout l'inverse qui se produisit. Dans un esprit de terreur militaire et militante, des dizaines de projectiles furent jetés contre les CRS défendus par les gaz lacrymaux brûlant les yeux des civils. La fin du cortège n'était plus qu'un champ de mines et des bruits de verre cassé commençaient à se faire entendre.

18h30, la nuit tombait : les casseurs étaient là. Charlie essayait de sortir du cortège mais elle était prise au piège. Elle n'avait plus envie de jouer la petite militante parfaite, l'effet de foule l'effrayait, elle voulait rentrer chez elle. En espérant éviter les flics, les civils partaient dans tous les sens, mais la plupart de ceux qui arrivaient à sortir du bloc se faisait embarquer direct dans les fourgons. Pour ne pas rejoindre le champ de mines, Charlie tenta le tout pour le tout : elle jeta sa pancarte et ses valeurs par terre et poussa en avant avec ses deux bras. En moins d'une minute elle atterrit en première ligne. Elle bousculait des formes oppressantes pour garder de l'oxygène à sa portée et se cogna contre un corps familier : Gustave. Ils n'eurent même pas le temps de se parler qu'ils furent séparés l'un de l'autre. L'avant du cortège ne valait pas mieux que l'arrière. Plus personne ne militait, tout le monde cassait. Comme si la nuit tombée les hommes laissaient ressortir leurs pires instincts. Charlie cherchait désespérément Gustave, espérant y trouver un allié et tenter de le reconquérir. Lorsqu'elle arriva enfin à le voir elle fut tirée du cortège et se retrouva juste à côté, dans le *no man's land*. L'adolescente se prit un coup dans le visage par un homme occupé à caillasser des CRS. Le type était bien bourré, il n'y était pas allé de main morte : son nez pissait le sang, elle tomba par terre. Une main

tenta de la relever mais les hommes bleus – prenant cette action comme une attaque envers elle – assénèrent un coup de matraque dans le dos de l'individu. L'homme tomba à son tour. Charlie eut juste le temps d'apercevoir Lou un peu plus loin rejoindre Gustave. Il la prit par la taille et l'embrassa, lui donnant un baiser ardent au milieu des casseurs et des policiers. L'instant d'après, ils furent happés par la foule. Charlie cligna des yeux pour être sûre qu'elle ne rêvait pas ; la seconde où elle les rouvrit, ils étaient main dans la main au milieu de la route, et un camion, déboulant de nulle part, les percuta de plein fouet. Ce fut la dernière chose que Charlie vit avant de sombrer au milieu du troupeau enragé.

Réveil noir, un mal de crâne pas possible. Charlie sortit de son lit avec mal, se remémorant la journée de la veille ; impossible de se souvenir de la fin de sa journée, impossible de savoir comment elle avait atterri dans son lit. Seuls deux flashes lui revinrent en tête tels des électrochocs : Gustave embrassant Lou, et le camion qui les percutait juste après. La rage et la colère la submergèrent de tout son être, elle se leva et courut dans le salon allumer la télévision.

– Chérie qu'est-ce que tu fais ? Tu n'es pas encore prête ? Mais tu vas être en retard !

Charlie ne répondit pas et jeta un rapide coup d'œil à la pendule : 07h43 ; effectivement elle était en retard. Elle zappait les chaînes d'informations à la recherche d'images de la veille, mais rien. Pas un mot sur la manifestation d'hier. Elle ne comprenait plus rien. Sa mère lui lança un regard interrogateur, ne comprenant pas à son tour.

– Mais enfin qu'est-ce que tu cherches ? Va t'habiller !

– Mais maman il n'y a rien ! Rien du tout !

- De quoi est-ce que tu parles ?
- De la manifestation !
- Charlie, ne t'en fais pas les gens sont au courant qu'il y a une manifestation.

L'adolescente était sur le point d'exploser.

– Mais c'était hier ! Gustave m'a larguée et ensuite je l'ai vu embrasser Lou, et ils se sont faits...

- Charlie de quoi tu parles ?
- Putain de la manifestation du 30 novembre ! Fais un effort ça fait des jours que je t'en parle !

Sa mère se rapprocha et mit délicatement ses mains dans les siennes avant de chuchoter :

- Mon cœur, c'est aujourd'hui le 30 novembre.
- Incompréhension totale du côté de Charlie.
- Non, c'était hier.
 - Chérie, je t'assure que non. Regarde sur ton téléphone si tu ne me crois pas.

Elle déverrouilla son portable. La date indiquée était bien celle du 30. Elle regarda sa mère, déboussolée.

- Mais, je ne comprends pas, je suis sûre que...
- Tu as dû rêver ma puce.
- Non je...
- Va t'habiller mon cœur, tu es déjà en retard.

Charlie ne voulait pas admettre qu'elle avait rêvé. Bien que sa mère lui eût mis le doute, elle était persuadée d'avoir raison. Elle alla en cours sur le qui-vive, suspectant chaque personne qu'elle croisait. Elle attendait désespérément qu'on lui annonce que c'était une mauvaise blague, mais rien ne vint. Tout le monde se comportait normalement. En retrouvant Lou à la pause de 10h elle ne put se contenir.

- Alors comme ça tu te tapes Gustave dans mon dos ?

– Hein ? Mais de quoi est-ce que tu parles ? demanda son amie, déboussolée.

– Je vous ai vus putain ! À la manifestation d’hier !

– Mais Charlie c’est aujourd’hui la manifestation.

– Je sais que vous vous voyez !

– Tu es parano ma pauvre. Tu crois vraiment que je te ferais ça ? Alors que tu es amoureuse de lui depuis la maternelle ?

Charlie lui laissa le bénéfice du doute. Après tout, elle n’avait aucune preuve de ce qu’elle avançait.

– Ouais, tu as sans doute raison. Désolée, je suis fatiguée en ce moment.

– Alors t’es prête pour cette manif ?

Tu n’imagines pas à quel point, pensa-t-elle.

– Carrément. Et toi ?

– Non je ne pense pas y aller.

– Tu ne te sens pas concernée ?

– Meuf le capitalisme a déjà gagné.

– T’as raison.

– Quoi ? Aucune remarque désobligeante de ta part ?

– Non, rien. Je ne vais pas te forcer à y aller si tu n’y crois pas.

– Pour une fois ! Merci.

Charlie jeta son mégot à la poubelle. Si elle ne forçait pas Lou à venir manifester, elle viendrait d’elle-même seulement pour l’embêter.

– Depuis quand tu sauves la planète toi ?

– Je pensais que ça te ferait économiser de la salive. À plus meuf.

Le petit mot de Gustave arriva sur les genoux de Charlie. Inutile de le déplier pour savoir ce qui était écrit. En revanche, ce serait louche si elle ne le dépliait pas. Elle n’avait aucune

intention de revivre sa rupture une seconde fois, alors elle alla directement voir Gustave à la fin du cours pour le quitter. Cela protégea son égo et rendit un grand service au garçon. Pour expliquer son acte Charlie sortit les mêmes bobards qu'il lui avait dits la veille. De ce fait Gustave pensait qu'ils étaient sur la même longueur d'onde et Charlie préservait ses sentiments. En agissant de cette manière elle espérait se servir de lui comme un boomerang, et le faire revenir de son plein gré. Elle ne prévint pas Lou pour pouvoir les surprendre une nouvelle fois et confirmer ce qu'elle avait vu la veille.

À 13h pile elle prit le bus en direction de la place Bellecour pour rejoindre le cortège. Elle était prête pour le deuxième round. Charlie ne commit pas la même erreur et envoya un message à sa mère pour la prévenir qu'elle était dans le cortège ; mieux encore, elle prit une photo. Elle voulait avoir une preuve que ce moment avait bel et bien existé.

La manifestation commença de la même manière que la précédente. Charlie suivait le mouvement, lentement, regardant attentivement tout ce qu'il se passait autour d'elle. L'objectif n'était plus de défendre ses droits, mais de comprendre pourquoi elle devait revivre cet événement. Elle refusa la première bière et celles qui suivirent, essayant de comprendre ce qu'il se passait à l'avant tout en continuant de crier les slogans de la CGT. Vers 16h, son cœur fit un bond en avant ; à quelques mètres d'elle, Lou était là, sirotant une bière avec des inconnus. Charlie prit le temps de s'éloigner pour pouvoir observer son amie de loin. Elle comptait la suivre le long de son parcours pour pouvoir la surprendre avec Gustave. Elle la trouva culottée de ne même pas l'avoir prévenue qu'elle venait.

Vers 18h30, après plus de deux heures à pister son amie, elle vit les casseurs arriver. Charlie essayait de se fondre dans la

masse, elle avait jeté sa pancarte et l'avait remplacée par une cannette. Les hommes commençaient à pousser, les cris et les bruits de verre bourdonnaient dans ses oreilles, le même schéma que celui de la veille se répétait. En se rapprochant de l'avant du cortège, elle aperçut enfin Gustave. Lui et Lou n'étaient plus très loin à présent. Elle attendit qu'ils sortent tous les deux du cortège pour les rejoindre mais elle eut le temps de les voir s'embrasser avant d'arriver à leur hauteur. Cette fois c'était sûr, elle n'avait pas rêvé. Charlie agrippa Lou par le bras et cria :

– Non mais tu te fous de ma gueule ?

Elle et Gustave affichèrent des têtes médusées. Lou eu juste le temps d'ouvrir la bouche que le camion les percuta tous les trois de plein fouet.

7h30, Charlie ouvrit les yeux. Aussi cabossée que la veille mais cette fois elle en était sûre, elle n'avait pas rêvé. Elle regarda son téléphone pour voir la date d'aujourd'hui : le 30 novembre. Elle ne prit pas la peine d'allumer la télévision ni de dire bonjour à sa mère et partit directement au lycée d'un pas déterminé. Durant les deux premières heures de cours, son cerveau cogitait. Si Lou ne se souvenait pas d'avant-hier, elle ne se souviendra pas d'hier. Mais alors pourquoi est-ce qu'elle s'en souvenait ? Charlie voulut voir les preuves dans son téléphone pour les montrer à son ancienne amie, mais les photos et les messages avaient disparu ; comme si cette journée n'avait jamais existé. Elle ne voulait pas croire qu'elle était la seule à vivre cette même journée en boucle, il y avait forcément une explication. Elle ne comprenait pas comment elle pouvait ne pas être morte, ni comment Lou et Gustave avaient pu survivre deux fois à un accident de camion.

Depuis quand avaient-ils une liaison ? Charlie ne comprenait pas comment son amie et le garçon qu'elle aimait depuis des années avaient pu la trahir de la sorte. À la pause de 10h, Charlie resta enfermée dans les toilettes du lycée à ruminer. Elle n'avait aucune envie de voir Lou.

Le schéma se répéta à nouveau : le mot en cours, Charlie quittant Gustave les larmes aux yeux, le bus jusqu'à Bellecour, le cortège, la bière, le téléphone, les clés dans la poche, les slogans éclatés de la CGT, la foule oppressante, et enfin la nuit, les casseurs. Charlie ne criait plus, elle avait les poumons en feu depuis deux jours. Elle n'avait même pas pris de pancarte, à vrai dire elle s'en fichait. Elle en avait marre d'être en manifestation, et elle avait mal aux jambes à force de marcher. Tout ce qui l'intéressait durant cette journée c'était le camion. Elle n'était même pas sûre de vouloir sauver Lou et Gustave, mais elle voulait comprendre pourquoi elle seule était condamnée à revivre la pire journée de sa vie en boucle. Charlie était à la recherche d'un camion blanc dans toutes les rues de Lyon, se demandant sans cesse si cette attaque était visée. La seule chose qu'elle regrettait était de ne pas avoir réussi à voir le visage du conducteur la veille. Elle n'avait toujours pas vu Lou et Gustave aujourd'hui, mais elle savait qu'ils étaient dans la foule.

Au bout d'un certain temps, elle l'aperçut enfin : là, tapis dans l'ombre, les phares éteints, prêt à partir. Personne ne s'attardait sur le véhicule ; il faut dire qu'il ressemblait à n'importe quel fourgon de livraison de n'importe quel commerce. D'un pas décidé, elle fit marche arrière et avança à côté de la foule à contrecourant. C'était un vrai challenge d'esquiver les combats entre les hommes bleus et les militants. Elle arriva enfin au camion, scruta les vitres : aucun conducteur. Charlie s'empressa de tambouriner contre la portière, mais il n'y

avait aucun signe de vie à l'intérieur. Elle tenta d'ouvrir toutes les portières les unes après les autres, mais aucune ne céda. Et puis, elle eut un déclic ; elle était dans une manifestation, s'il y avait un moment pour jouer la carte de la désindividuation, c'était bien maintenant. Elle récupéra une pierre sur le sol et tenta de casser la vitre à plusieurs reprises ; mais Charlie n'avait que dix-sept ans, et elle n'avait clairement pas assez de force. Au bout de quelques minutes, des casseurs la rejoignirent, trouvant sans doute cela « marrant » de casser les vitres d'un camion. Au loin elle entendit :

– Putain les gars, c'est elle !

Charlie arrêta de s'acharner sur le véhicule et se retourna pour se confronter à la personne qui l'interpellait. Elle lâcha sa pierre, prise sur le fait.

– Mais oui Elliott, tu as raison ! Alors comme ça on prévoit un homicide ?

– Pardon ? Mais de quoi est-ce que vous parlez ?

Ils étaient maintenant cinq à l'encercler. À en juger par leur physique, trois hommes et deux femmes tous vêtus de cagoules. Charlie était terrifiée.

– C'est toi, dit une des femmes. C'est toi qui conduis ce camion.

– Non je...

– Si c'est toi, renchérit un autre.

– Je ne comprends pas.

– Depuis quand est-ce que tu es bloquée ici ? demanda celui qui semblait être le chef.

Charlie tombait des nues. Comment pouvaient-ils savoir qu'elle était prise au piège ?

– Depuis deux jours ; vous êtes bloqués aussi ?

D'un seul même mouvement ils hochèrent la tête.

- Depuis bien plus longtemps que toi, répondit le chef.
- Pourquoi tu tues toujours ce couple ? demanda une des femmes.
- Mais ce n'est pas moi qui conduis ! Je voulais justement trouver le camion pour savoir qui était le conducteur.
- Les victimes, tu les connais ? demanda un autre.
- C'est ma meilleure amie et mon ancien petit-ami, cracha Charlie.
- Aïe, ça pique ! s'exclama l'un des individus. Kenny il est quelle heure s'il te plaît ?
- 18h53.
- Planque-toi, dis l'homme à Charlie. Tu vas voir, tu ne vas pas être déçue.

Les six individus se cachèrent derrière un bâtiment. Moins de deux minutes plus tard, Charlie vit apparaître... Charlie. Elle n'en croyait pas ses yeux. C'était une autre version d'elle-même, plus confiante, plus forte. Elle se regarda ouvrir la portière à l'aide d'une barre en fer, monter dans le camion et démarrer en trombe. Une fois que son double fut parti, Charlie lança des regards de détresse au reste du groupe.

- Comment est-ce possible ? demanda-t-elle.
- On n'en sait rien. On est tous coincés ici, et on ne sait pas comment sortir.
- Est-ce que vous aussi vous avez un double ?
- Je ne pense pas qu'on en a un seul, répondit Kenny. Je suppose qu'à chaque nouvelle boucle, une nouvelle dimension se crée ; dans ce cas nous aurions tous des dizaines de nous se baladant en même temps dans la manifestation.
- On les aurait croisés.
- Je ne sais pas ; ce n'est qu'une supposition.

– Mais si c'est le cas, dit Charlie, je devrais me souvenir d'avoir conduit ce camion.

– Peut-être que le choc était trop brutal et que ton esprit l'a effacé, supposa l'une des femmes.

Charlie reçut ces informations comme des fatalités. Elle n'avait aucune issue.

– Comment tu t'appelles ? demanda le chef du groupe.

– Charlie.

– Enchanté Charlie, moi c'est Elliott. On va y aller, mais si tu as besoin n'hésite pas. Je suis sûr que nous nous recroiserons.

Et ils partirent se mêler à la foule de la même manière qu'ils étaient venus.

Le jour passait. Depuis que Charlie avait compris que ses actes n'auraient aucun impact dans le monde réel, elle se débarrassait des normes sociétales et faisait ce que bon lui semblait. En fouillant dans le téléphone de Lou elle apprit que celle-ci entretenait une relation avec Gustave depuis plusieurs semaines. Des mois qu'ils échangeaient par message, des mois qu'il demandait ce qu'il devait faire pour qu'elle veuille bien de lui. Charlie apprit que Gustave était sorti avec elle seulement parce Lou lui avait ordonné ; apparemment, cela la faisait rire. Elle tomba des nues en se rendant compte que ce triangle amoureux existait depuis plusieurs années, et que Lou se servait d'eux comme de pantins. Elle n'arrivait pas à croire qu'elle avait été trahie de la sorte.

Tous les matins, la journée de Charlie commençait de la même manière : elle allait au lycée seulement pour voir Lou à la pause de 10h. Elle arrivait toujours de manière théâtrale en la giflant et en criant « Je sais ce que tu as fait ». À la pause de midi elle faisait la même chose avec Gustave. Ensuite elle partait en

manifestation se saouler avec ses nouveaux amis, le groupe d'Elliott. Pour finir sa journée, le clou du spectacle, elle se cachait à l'angle de la rue Marceau pour regarder le camion percuter Lou et Gustave dans la Grande Rue à 19h04 tapantes. À chaque fois, elle sentait la rage monter lorsqu'elle les voyait se retrouver au milieu de la foule. Elle avait la nausée lorsque Gustave prenait Lou par la taille en lui donnant un baiser digne d'une comédie romantique. Et enfin, elle ressentait un immense soulagement lorsque le camion, déboulant de nulle part, les écrasait sans s'arrêter.

Charlie passa ses premières semaines ainsi ; puis elle finit par se lasser. Elle ne se levait même plus pour aller en cours le matin, sautant directement à la case manifestation. Elle arrêta de voir le groupe d'Elliott parce qu'elle ne supportait plus d'entendre les mêmes conversations vaines. Regarder Gustave et Lou se faire tuer ne lui apportait plus la même satisfaction, tout le sadisme qu'elle avait en elle avait disparu. Elle commençait à ressentir de la gêne de les voir mourir tous les jours et commençait à avoir de sérieux doutes sur son éthique. Jusqu'au jour, où, alors qu'elle observait la scène devant la pharmacie Azoulai, une crise d'angoisse la submergea. Ce n'était plus vivable, il fallait que cela cesse. Sa vengeance était devenue son propre enfer.

Quelques jours après avoir mis un plan en place, à 18h53, lorsque son double se dirigea vers le camion, Charlie lui tomba dessus ; un combat entre vraies jumelles. Le double de Charlie prenait le dessus, mais elle ne lâchait rien. Pour effectuer cette tâche elle avait demandé de l'aide au groupe d'Elliott, au cas où ça tournerait mal. Et ça ne manqua pas ; Charlie était en mauvaise posture. Après quelques hurlements de sa part, ses

cinq amis sortirent de leur cachette pour l'aider. Ils bâillonnèrent et enfermèrent son double à l'arrière du camion.

– Merci, dit Charlie à Elliott lorsqu'ils eurent fini.

– À charge de revanche. On y va les gars !

Les cinq casseurs montèrent dans le camion qui disparut dans les rues inverses du rassemblement. Charlie connaissait le plan : ils allaient envoyer le camion avec son double au fond du Rhône. Une fois le camion parti, l'adolescente courut rue Marceau. Cette fois-ci elle ne se cacha pas devant la pharmacie et se fraya un chemin dans la foule pour rejoindre Lou et Gustave. Elle arriva devant cette scène qu'elle connaissait par cœur, le fameux baiser. En voyant Charlie débarquer ils se lâchèrent l'un l'autre.

– Je suis au courant, leur dit-elle. Et je vous pardonne.

Lou et Gustave se confondirent en excuse mais elle ne voulut rien entendre. Elle les salua de la main et rentra chez elle. Elle profita de la soirée avec sa mère sans mentionner la manifestation et se coucha tôt, espérant passer une longue nuit de sommeil.

Le lendemain lorsqu'elle se réveilla, son premier réflexe fut le même que tous les matins : allumer son téléphone. Elle ne put s'empêcher de sourire lorsqu'elle vit la date du 1^{er} décembre affichée. Enfin.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Soutenez Réticule Newsletter sur Tipeee](#)

Sarah Lefèvre

Sarah est une jeune femme de vingt-deux ans, passionnée de lecture et d'écriture depuis toujours. Elle a multiplié les expériences professionnelles dans les métiers du livre et de l'édition. Depuis son plus jeune âge, elle écrit des romans et des nouvelles, elle espère s'épanouir en vivant de sa passion : écrire.

<https://www.instagram.com/sarabbijacob/>

L'homme en noir

Céline Saint-Charle

L'homme en noir m'a accostée à la fin d'une journée vraiment sinistre : querelle *sotto voce* au petit-déjeuner avec Nathan, mon mari ; discussion houleuse au téléphone avec la principale du collègue des jumelles ; absence pour grippe de deux de mes collègues. Le genre de journée qui donne envie de se réfugier sous la couette en refusant de mettre le nez dehors. Au lieu de ça, j'ai affronté aussi bravement que possible les problèmes. J'ai traîné un peu sur les quais de la Seine, laissant l'air piquant et humide de cette fin février tenter de chasser la boule coincée dans ma gorge depuis le matin. Je n'étais pas pressée de rentrer faire face à une nouvelle litanie de plaintes.

Seul le tictac du temps qui passe avait pu clore la dispute, rien n'était réglé. J'étais certaine que Nathan me sauterait dessus dès que je passerais le seuil de la porte, pour reprendre exactement où nous nous étions arrêtés. J'allais devoir endiguer suffisamment longtemps le flot de mots aigres pour l'informer que Marine et Tess avaient été prises en flagrant délit de vente de cannabis dans les toilettes du collègue. Bon sang ! Treize ans, et elles adoptaient déjà un comportement de délinquantes qui ne pourrait pas les mener bien loin.

À quel moment notre chemin familial, riant et idyllique, avait-il pu dérailler à ce point ? Qu'avais-je raté ? Qu'avais-je trop fait, ou pas assez ? En étais-je seulement l'unique responsable ? En quelques courtes années, j'étais passée de jeune mère épanouie à femme harassée, qui se laissait trop souvent porter par le rythme délirant de la vie parisienne, sans

prendre une seconde pour crier « pouce » et s'obliger à ralentir, à savourer son bonheur.

Au début, nous étions toujours fauchés, il n'était pas rare de finir les mois autour de dîners uniquement composés de grands bols de lait chaud et de tartines de confiture. Nathan éclatait de rire au spectacle des bouilles hilares des jumelles, barbouillées et collantes, s'appliquant à tirer la langue pour lécher les grains de fraises égarés sur leurs joues roses. L'appart, trop petit, était toujours dans un bazar innommable, nous obligeant à lever haut les genoux pour passer d'une pièce à l'autre. Tout notre temps libre était consacré aux filles, des dimanches délicieux passés à arpenter Paris, nous mettions un point d'honneur à en visiter tous les squares, tous les parcs... loisirs gratuits qui emplissaient nos têtes de souvenirs rassurants.

On s'en moquait pas mal, du pognon, à cette époque ! Il y avait quoi ? Six ou sept ans.

Nous n'avions pas prêté attention à la surveillance discrète, mais efficace du chef de Nathan, exercée depuis qu'il avait intégré la boîte. Quand il lui a proposé de démissionner, de s'associer à lui pour créer leur propre entreprise, la surprise a été totale. À eux deux, ils ont bâti une affaire lucrative au point d'en être presque indécente. Le fric coule à flots, le stress et les responsabilités aussi. Ils ont désormais deux cents employés, et passent beaucoup trop de temps à bosser, bosser, bosser.

Les filles ne connaissent pas la frustration, elles sont pourries, insolentes, se prennent pour des princesses. Je ne peux plus regarder leurs visages empreints en permanence d'une moue de mépris blasé sans ressentir une bouffée de haine à leur égard. Je rêve souvent qu'elles sont mortes, que j'en suis débarrassée. J'ai honte, mais qui peut contrôler ses rêves ?

Autant dire que quand le type m'a parlé, mes défenses étaient mollassonnes, mes capacités à raisonner intelligemment disparues on ne sait où. Je n'ai pas songé un instant à me méfier, à poser quelques questions pertinentes, à exiger un délai de réflexion. Bien au contraire, j'en bafouillais presque, tant j'étais pressée d'accepter. Je ne m'étais jamais laissé embobiner par les bonimenteurs de foire, j'étais fière de ma capacité à flairer les pièges derrière les offres rutilantes des publicités de magazine. Mais là, rien... le vide abyssal dans mon cerveau.

Il a profité sans vergogne de mon maelström intérieur, de ma détresse émotionnelle en ce moment précis. Un peu comme un vendeur de chocolats fins hors de prix sait saisir la ménagère qui vient faire ses courses le ventre vide. Son apparence surannée et débonnaire, associée à un regard incisif, a sans conteste beaucoup joué. À ce jour, toutes ces années après, je reste persuadée qu'il était Belge. Un léger accent, à peine perceptible. Une longue redingote noire et son chapeau melon désuet assorti. Il correspondait en tous points à l'image que je me faisais du Hercule Poirot qui avait hanté mes lectures d'adolescence. Il ne lui manquait plus que des guêtres et une moustache cirée pour parfaire le tableau. C'est absurde, mais je lui ai d'entrée de jeu accordé toute ma confiance, dès ses premiers mots.

— Quel dommage ! Les choses pourraient être tellement différentes.

Voilà ce qu'il m'a dit.

Je n'ai pas saisi tout de suite qu'il s'adressait à moi. J'étais accoudée au parapet du pont des Arts, je regardais sans le voir le ballet des oiseaux au-dessus de l'eau sale.

— J'ai dit : les choses pourraient être tellement différentes.

— Excusez-moi ? C'est à moi que vous parlez ?

— À qui d'autre ? Je ne vois là que quelques touristes, trop heureux de découvrir Paris la belle pour se laisser envahir par les soucis. Il sera toujours temps quand ils retrouveront leur vie et leur chez-eux.

En effet, les gens autour de nous étaient tous occupés à régler leur perche à selfies et à sourire connement avant de déclencher la photo, bouche en cul-de-poule pour les femmes, air ténébreux et viril pour les hommes. Ceux qui ne prenaient pas de photos tapotaient fébrilement en direct leurs impressions de la plus belle ville du monde sur les réseaux sociaux. Les quelques rares vrais Parisiens ne s'éternisaient pas, ils couraient presque, affairés, pressés de rentrer à la maison préparer le dîner, regarder les infos, et grappiller quelques heures de sommeil bien mérité avant de reprendre leur folle course le lendemain matin, bien avant l'aube.

Il n'y avait que moi à ne faire partie d'aucune catégorie clairement définie : seule, sans portable à la main, immobile, le souvenir d'une larme que je n'avais pas sentie couler en voie de congélation sur ma joue.

— Pour moi, reprit l'homme en noir, c'est une évidence que vous avez besoin de moi, que vous ne faites partie de rien, là, tout de suite. Si toutes ces personnes n'étaient pas aussi égocentriques, et qu'elles se donnaient la peine de vous regarder, de *vraiment* vous regarder, cela leur sauterait aux yeux. Si le monde n'était pas aussi cruel et injuste, vous auriez des dizaines d'individus autour de vous, qui vous demanderaient dans tout un tas de langues s'ils peuvent faire quelque chose pour vous.

Il se tut, avec sur les lèvres le sourire satisfait de celui qui vient d'énoncer une vérité imparable.

– C'est ça que vous vouliez exprimer, en disant que les choses pourraient être différentes ? Que si le monde était mieux fait, tous les touristes viendraient vers moi, s'occuperaient de moi ?

Il eut un drôle de rire, comme un hoquet d'âne, un bruit incongru. Cela ne devait pas lui arriver souvent, de rire, il n'était pas habitué.

– Ne dites pas de sottises ! À vous entendre, on croirait que je vous parle d'une scène de film romantique, où l'héroïne, on ne sait comment, s'attire la sympathie de l'homme de la rue. Vous ne voudriez quand même pas qu'ils se mettent tous à danser et entonner sur ce pont un chant d'espoir et de gaieté ? La vie n'est pas une comédie musicale, mon petit ! Ressaisissez-vous, ce n'est pas pour rien qu'on les nomme *œuvres de fiction*.

L'ironie de son ton me fit absurdement mal. Je cachai mon affliction derrière le sarcasme.

– J'ai bien le droit de m'imaginer ce que je veux ! Venant d'un type qui semble sorti tout droit d'un manoir anglais du début du siècle, c'est un peu fort... du siècle dernier, je précise...

De nouveau, ce rire étrange.

– Nul besoin de monter sur vos grands chevaux, vous ne parviendrez pas à me convaincre que tout va bien. Vous avez la chance que je m'intéresse à vous, et que je parle français, et non japonais ou danois. Ainsi, vous serez plus à même d'entendre ma proposition.

– Quelle proposition ? Décente ou indécente ? demandai-je avec plus de bravache que je n'en ressentais réellement.

Il avait piqué ma curiosité, et aucune menace n'émanait de lui.

– Ah, mon petit ! Il y a fort longtemps qu'aucun *sujet* ne m'avait autant amusé. Je ne regrette pas de vous avoir dénichée.

Ma proposition est tout ce qu'il y a de plus honnête, à défaut d'être banale.

Inconsciemment, j'adoptai son phrasé un peu démodé et précieux.

– Et quelle est-elle, je vous prie ?

– Vous êtes tombée en tristesse, rien ne va plus. Je le sens, je le devine. Ces sourcils sévèrement rapprochés, ce minois chiffonné, ces poings qui ne cessent de se serrer... Je connais ces signes, ils ne trompent pas.

– Et que disent-ils ?

– Ils me narrent l'histoire d'une vie qui a quitté la voie qu'elle aurait dû suivre jusqu'à son terme, ils crient le récit de chemins de traverse pleins d'ornières et de trous. Une vie qui menace de chuter, peut-être pour ne plus se relever.

– Admettons que vous soyez dans le vrai. Que pourriez-vous y faire, vous ?

– Moi ? Pas grand-chose, mais...

– C'est bien ce que je pensais.

– Allons, mon petit, permettez-moi d'aller au bout de mon propos. Je ne suis certes pas en mesure de changer quoi que ce soit à votre état d'esprit *actuel*. Toutefois, il est en mon pouvoir d'altérer le passé. Ou, plus exactement, de vous donner la possibilité de revenir au moment où vous pensez que tout a basculé, afin de remettre les wagons sur les bons rails. Voilà, conclut-il, avant de sortir une pipe qu'il se mit à cureter sans plus me regarder.

Repartir, recommencer, effacer ses erreurs, qui n'en a pas rêvé, au moins une fois dans sa vie ? Remplacer l'arrogance de mes filles par de l'amour filial, l'indifférence surbookée de Nathan par de la tendresse conjugale, ma propre mollesse familiale par une énergie positive. L'idée ne pouvait que me

séduire. Elle aurait séduit n'importe qui. Tout un chacun traîne quelques casseroles, des regrets, des remords. Même le plus vertueux des hommes a, un jour ou l'autre, blessé son prochain. Que ce soit par inadvertance ou sciemment. L'a regretté. Et donnerait n'importe quoi pour effacer son faux pas.

Hélas, c'est une leçon qu'on apprend très tôt : ce qui est fait est fait, et ne peut être défait. Des paroles malheureuses, échappées dans un moment de faiblesse, ne peuvent être ravalées, toutes les excuses du monde ne peuvent rien y changer. On a beau s'excuser, supplier, pleurer, cajoler, les mots ou les actions seront là pour toujours. Même si on a été pardonné, leur ombre restera, indélébile.

Alors, dans la solitude de son esprit, on réécrit l'histoire, on s'imagine dire ceci plutôt que cela, on trouve des réparties qui évitent l'impair. On visualise la scène autrement. La réalité n'en reste pas moins identique, dans toute sa cruelle vérité.

Où tracer la ligne entre *avant* et *après* ? À quelle date les choses avaient-elles commencé à dérapé ? À la création de la nouvelle entreprise, c'est certain. Encore que la surprise de la naissance des filles, cette gémellité non décelée à l'échographie, nous avait tellement pris de court que nous nous étions oubliés en tant que couple. Je pouvais aussi jouer la sécurité, repartir au tout début, bien avant Marine et Tess, empêcher Nathan de signer pour ce boulot. Il ne rencontrerait pas Paul, ne développerait pas cette entreprise. Il trouverait un autre job qui le satisferait jusqu'à la fin de ses jours. Moins d'argent, moins de soucis, plus de bonheur. L'équation parfaite.

De plus, cette solution me permettait de réellement recommencer, une vie toute neuve, pleine d'inconnu et sans sensation de *déjà-vu*. Le plus beau cadeau que je ferais jamais à notre famille, un cadeau digne de ce nom puisque je n'en

attendrais rien en retour. Ni Nathan ni les filles n'en sauraient jamais rien. Je connaissais la date idéale, Nathan était allé à l'entretien d'embauche le jour de mes vingt-cinq ans. Je n'avais qu'à le convaincre de laisser tomber ce travail, de l'emmener fêter mon quart de siècle au bord de la mer. Une petite escapade amoureuse, une folie pour notre budget d'alors, mais qu'importe.

J'avais lu et étudié Goethe, je savais pertinemment ce qu'il en coûte de pactiser avec le diable. Je n'ai pas pensé une seconde que les conséquences pourraient être aussi funestes en acceptant l'offre de l'homme en noir.

Je murmurai :

– 22 mai 2000.

– Ah, l'an 2000, parfait, parfait, mon petit. Une date idéale, qui porte en elle-même des possibilités de recommencements, de nouveaux départs. Très bon choix. Fermez les yeux, mon petit, et laissez-moi faire.

Encore sceptique, j'obéis néanmoins. Je ne distinguais qu'à peine l'éclat de l'éclairage de rue derrière mes paupières closes, je devinais l'ombre des passants quand ils s'interposaient entre les lampadaires et moi. Le clapotis de la Seine, le cri des oiseaux, la respiration sereine de l'homme en noir se mêlèrent au froid nocturne, et m'engourdirent rapidement. Je flottais, mes muscles se décrispaient, je n'avais plus envie de rester debout. Je sentis vaguement les bras chaleureux de l'énigmatique étranger accompagner mon corps jusqu'au sol. Je n'avais plus qu'une idée en tête : m'allonger.

J'ai dû finir par m'endormir, car ma mémoire a perdu quelques minutes de souvenirs. Quand j'ouvris les yeux, ma première sensation fut celle du soleil du soir qui caressait mon avant-bras, dernier sursaut de chaleur et de lumière avant de

renoncer et laisser la place à la nuit. Je connaissais bien cette sensation, je l'avais éprouvée si souvent dans notre deux-pièces sous les toits, au début de ma relation avec Nathan.

Nathan, justement, penché sur moi, souriant de toutes ses dents, un sourire franc, sincère, que je n'avais plus vu depuis si longtemps. Je portai ma main à sa joue.

– Quel jour sommes-nous ?

– Lundi.

– Lundi quand ?

– 22 mai.

– 22 mai 2000 ?

– Ben oui ! Quelle question ! Tu es une grosse dormeuse, mais pas au point de faire la sieste toute une année ! rigola Nathan.

Lundi 22 mai 2000.

Je répétais ces mots une dizaine de fois, avec ravissement. L'homme en noir disait vrai. Il m'avait renvoyée à l'exact moment où j'estimais que mon existence avait pris le mauvais aiguillage. J'avais une chance de tout reprendre.

Je me dressai brusquement sur mes pieds, et quittai le canapé, direction la chambre, Nathan sur les talons.

– Muriel, ça va ? s'inquiéta-t-il.

Je ne pris pas la peine de répondre, plongeai la main sous le lit pour en tirer notre unique sac de voyage. Je l'ouvris en grand et commençai à y fourrer des vêtements, pêle-mêle, sans vraiment prêter attention à ce que j'y mettais.

– Va préparer une trousse de toilette. Vite, vite, on n'a pas de temps à perdre !

– Mais... pourquoi ? Où va-t-on ? protesta Nathan.

– À Deauville, tu m'emmènes à Deauville pour mon anniversaire.

– Mais je ne peux pas ! J'ai un entretien d'embauche demain, tu le sais bien. Dans cette société qui...

– On s'en fout ! le coupai-je. Il y a bien plus urgent.

– Plus urgent ?

– Oui ! Aujourd'hui commence une nouvelle vie ! On fiche le camp !

Je faillis ajouter « une vie meilleure que la précédente », mais Nathan n'aurait pas compris. Il objecta encore un peu, pour la forme, mais s'inclina vite, devant ma ferme résolution de partir en escapade. Je balayai ses arguments d'ordre financier, c'était le printemps, nous trouverions bien un camping où dormir. Au pire, nous nous serrerions l'un contre l'autre sur la plage, rassemblés sous nos sacs de couchage accrochés l'un à l'autre. Nous étions jeunes, nous étions amoureux, j'étais décidée cette fois à ne pas laisser la précieuse flamme du bonheur s'éteindre. Je n'aurais qu'un secret pour Nathan : l'homme en noir. Tout le reste, je le lui dirais, je ne lui cacherais rien.

Nous partîmes, pouces levés, dans la brise printanière qui donnait un petit coup de folie aux artères parisiennes. Nathan ne se rendit pas à son entretien, sans prévenir, grillant ainsi définitivement ses chances de poste dans la société. Que Paul se trouve un autre associé ! Il décrocha un emploi intéressant et satisfaisant dans une autre entreprise, plus petite que la précédente, à l'atmosphère chaleureuse. Je ne doutai pas un instant qu'il s'y épanouirait, et ne la quitterait pas. Je terminai mon doctorat, et au lieu d'user mes semelles à courir les entretiens, j'attendis patiemment que l'annonce pour *mon* poste paraisse dans les journaux. Sans surprise, j'obtins le job cette fois encore, je l'aimais trop pour en changer.

J'aurais pu me débrouiller pour devenir très riche, très vite, en investissant dans des plans que je savais sûrs. Je résistai à la

tentation. C'était l'abondance de fric qui nous avait amochés la première fois, je n'en voulais pas. Et puis, tous les livres, films, qui parlent de retour en arrière le montrent : tirer parti de la situation pour spéculer finit toujours mal.

Je tombai enceinte, à la même période, après avoir eu avec Nathan la même discussion sur l'arrêt de la pilule.

Je nageais dans la félicité, l'écueil était loin derrière nous.

— Vous désirez connaître le sexe de l'enfant ? demanda le même technicien à l'échographie.

Nathan hocha la tête, je pouffai avec indulgence.

— Si tu savais, pensai-je, la bourde que tu t'apprêtes à faire ! Elles sont deux, et toi, tu n'en vois et n'en entends qu'une. Mais je te pardonne, va !

Je regardais l'écran, incapable de comprendre ce que je voyais. Était-ce Marine ou Tess, ce bout de truc qui s'agitait ? Je ne compris pas tout de suite ce que l'homme venait de dire.

— Pardon ? Vous pouvez répéter ?

— C'est un garçon.

— Non, non, non, non, il y a une erreur. Vous, vous avez ENCORE fait une erreur ! On ne peut décidément pas vous faire confiance ! Où avez-vous appris votre métier, enfin ? C'est quand même dingue, ça !

Nathan et le technicien me regardaient avec les yeux écarquillés, muets de stupeur. Si je n'avais pas été aussi furieuse, j'aurais ri de leurs mines ridicules.

— Qu'est-ce que tu racontes, Muriel ?

— C'est évident, voyons, il est nul ce gars. Il nous annonce un garçon, alors que non. Il n'y a pas de garçon, ce sont des filles. Des jumelles. Marine et Tess. S'il regarde mieux, il le verra.

— Je vous assure, mademoiselle, que c'est un garçon, et qu'il est tout seul.

– Mais oui, bien sûr ! Et moi, je suis la reine d'Angleterre. Allez viens, Nathan, on va aller ailleurs.

J'entraînai un Nathan abasourdi par la main, il bredouilla quelques excuses pitoyables.

– Désolé, ça doit être les hormones.

Nous nous rendîmes dans trois cabinets successifs, obtenant le même verdict à chaque échographie. Un garçon. Je sombrai dans un état dépressif, flirtant avec l'anorexie. Je ne pouvais rien dire à Nathan, qui ne savait plus quoi faire pour me tirer de ma léthargie. La conception d'un enfant est un hasard magnifique, la rencontre aléatoire des deux éléments. Je pouvais raisonnablement faire confiance à mes ovaires pour avoir mis à disposition le même ovule qu'autrefois. Mais les spermatozoïdes de Nathan n'avaient pas commencé la course dans les mêmes conditions. Je n'avais pas de certitude sur la date de fécondation, j'avais rétréci la fenêtre autant que je l'avais pu, sans succès.

Le vainqueur de la première fois s'était fait coiffer au poteau par un autre. Était-il au moins sur la ligne de départ cette fois ? Je ne pouvais pas le savoir. Mes deux petites filles, mes deux resplendissantes jumelles avaient sûrement disparu dans la cuvette des toilettes quand j'étais allée faire pipi le lendemain matin de ma nuit d'amour avec leur père.

Je n'avais rien contre ce petit garçon dans mon ventre, je ne le détestais pas. Il n'était qu'une victime innocente de ma piteuse tentative de transformer ma vie. Je n'éprouvais pas de haine, mais pas d'amour non plus. J'étais trop engluée dans ma culpabilité, j'avais l'impression d'avoir assassiné mes jumelles. Il n'y avait pas de place dans mon cœur pour cet usurpateur.

Comble de l'ironie, je donnai naissance à Louis le même jour que ses sœurs. Je supportais à peine de le regarder, de m'en

occuper. Dès mon retour de la maternité, j'abandonnai à Nathan le soin du nourrisson. Je ne l'allatai pas, et retournai travailler après une semaine. Nathan ne me reprocha rien, il prit l'enfant en charge, allant jusqu'à se mettre en congé parental pour trois ans afin de se consacrer entièrement à lui, pauvre petit privé de l'affection de sa mère.

Quand il croyait que je ne l'entendais pas, je surprénais Nathan parfois, qui chuchotait à Louis :

– Ne t'en fais pas, mon petit prince, je t'aimerai bien assez pour nous deux.

Comment expliquer à l'homme de ma vie que je crevais du manque de mes filles ? De toute façon, si je lui avais révélé la vérité, il ne m'aurait pas crue. J'étais enfermée dans cette vie simulée, dans ce leurre hypocrite pour treize ans, à attendre de plus en plus impatientement un certain soir de février, une silhouette en noir sur le pont des Arts. Bien sûr, Nathan me quitta, emportant Louis avec lui (bon débarras). Bien sûr, je sombrai dans l'aigreur, mâtinée d'un alcoolisme rageur. Si j'avais pu exposer mes raisons, j'aurais reçu compassion et manifestations de soutien. Murée dans mon silence, je perdis mes amis, mon travail, l'envie de vivre. Sans même une photo de mes chéries, je perdis pied.

C'est décatie, sans domicile, puante et mal fagotée que je retrouvai l'homme en noir à la date fatidique. J'avais tellement craint qu'il ne soit pas là, que je l'aie perdu à jamais, que j'éclatai en sanglots en apercevant son chapeau melon. J'inspirai à pleins poumons l'odeur délicieuse du tabac de sa pipe.

– Dieu du ciel, mon petit ! s'écria-t-il. Que diable vous est-il arrivé ?

Je ne pus que marmonner, à l'infini :

– Rendez-moi mes filles, rendez-moi mes filles...

– C'est horriblement embarrassant, mon petit, mais je crains que ça ne fasse pas partie de mes attributions.

– Que voulez-vous dire ? Vous m'avez projetée en arrière, vous pouvez bien me ramener en avant, non ? On efface tout, et je me débrouille pour recoller les morceaux de la vie que j'avais.

– Croyez bien que si je le pouvais, je le ferais. Vous êtes à faire peur ! Si seulement je pouvais...

Gentiment, presque paternellement, l'homme en noir me prit par le coude et me guida, à petits pas, jusqu'au café le plus proche. Les serveurs grimacèrent à ma vue, prêts à me refouler, mais, soit par égard pour l'aspect éminemment respectable de l'homme en noir, soit par pitié, ils décidèrent de nous laisser nous attabler, tout au fond de la salle. L'homme en noir me commanda une omelette et un thé qu'il laissa infuser jusqu'à ce qu'il soit fort à me faire grincer des dents.

À voix basse, égale, il m'expliqua qu'il n'était pas en mesure de me restituer mon existence. C'étaient les règles, il ne faisait qu'obéir, il n'était pas décisionnaire en la matière.

– Mais alors qui décide ? implorai-je. Menez-moi à lui ou elle, laissez-moi plaider ma cause.

– Impossible, ce n'est pas ainsi que cela fonctionne. Moi-même, je serais bien en peine de vous indiquer un lieu où vous rendre, une personne à qui parler. Je me contente d'attendre des sujets en besoin de mes services, de leur exposer ma proposition. S'ils refusent, je passe mon chemin sans plus insister et je me mets en quête du sujet suivant. S'ils acceptent, je passe tout le jour sur le lieu de notre rencontre. Ces rencontres sont comme des bulles, individuelles, uniques, impossibles à reproduire. Croyez bien que je suis navré, mon petit. Il arrive parfois que, disons, ça tourne mal.

– Vous pouvez le dire...

Je recommençai à pleurer.

— Regardez-moi, je suis une loque, je ne suis plus rien. Tout ce que je veux, ce sont mes filles.

Un des serveurs vint déposer une énorme part de tarte aux pommes sur la table.

— Pour la petite dame, c'est la maison qui offre.

Je fus tentée de lui écraser la pâtisserie sur la figure, de libérer sur lui treize années de souffrance et de frustrations, de lui faire payer à lui, pauvre gars innocent, mes torts envers Marine et Tess, abandonnées sans réfléchir, et envers Louis, à qui je n'avais jamais donné sa chance. Je n'en fis rien, grattai au plus profond de mon âme pour en exhumer les derniers vestiges d'humanité. Je lui souris avec gratitude.

— Merci, monsieur.

Le serveur, ragaillardi par ma réponse appropriée à son acte charitable, me tapota la main benoîtement. Je fis semblant d'attaquer la tarte avec gourmandise, alors que mon estomac était noué par les révélations de l'homme en noir.

— Il n'y a donc plus aucun espoir ?

— Il y aurait bien une solution, mais je doute qu'elle vous plaise.

— Dites toujours, Hercule.

— Hercule ?

— C'est comme ça que je vous appelle, dans ma tête.

— C'est drôle !

Je m'irritai de ce changement de cap, il avait évoqué une solution, que je brûlais d'entendre.

— Je vous expliquerai un jour. Quelle solution avez-vous en tête ? lançai-je, plus abruptement que nécessaire.

L'homme en noir se rembrunit.

– Pas la peine d'être agressive, mon petit. J'essaye de faire au mieux.

– Pardon, pardon...

– Bon, passons. Vous pourriez retourner en arrière, et essayer une troisième fois. Je sais bien que les statistiques ne sont pas en votre faveur, mais, qui sait ? Un petit coup de pouce du destin, et vous retombez sur vos jumelles.

Son programme ne m'enchantait pas vraiment.

Une idée lumineuse me vint soudain.

– Et si, au lieu de repartir des années en arrière, je ne reculais que d'un jour ? Ma vie serait identique, avec mes filles ? Ça pourrait marcher, non ?

Je m'animai à cette idée, me redressai. J'essuyai la morve sur mon visage de ma manche crasseuse. Comment n'y avais-je pas songé plus tôt ? Ainsi, je jouais la sécurité ! J'exultais en babillant comme une enfant. Puis je vis la mine sombre de l'homme, ses yeux qui fuyaient les miens.

– Oh, dis-je simplement.

– C'est plus compliqué que ça. Une fois que vous avez fait un retour en arrière, les retours suivants ne peuvent être postérieurs à cette date. Je vous ai renvoyée au 22 mai 2000, c'est là que vous devez retourner au minimum. Vous pouvez choisir de repartir plus tôt, mais pas plus tard. Jamais.

Ainsi soit-il. Pour la troisième fois de ma vie, je revécus ce fameux lundi 22 mai 2000. Ai-je besoin de préciser qu'une nouvelle grossesse ne m'apporta pas Marine et Tess ?

J'en suis désormais à, voyons, dix-sept voyages du 26 février 2016 au 22 mai 2000, dix-sept échecs. Dix-sept fois où j'ai accouché des mauvais enfants. J'ai eu quatre fois des fausses joies, des grossesses multiples qui ont donné d'autres enfants que mes filles. Je suis experte dans l'éducation des enfants. J'ai

perdu Nathan deux fois. Trois de mes enfants sont morts à des âges variés. En années cumulées, j'ai vécu un peu plus de trois cents ans. Je ne suis jamais retombée aussi bas que la première fois.

Désormais, je prévois toujours un petit cadeau pour l'homme en noir, une nouvelle pipe, un tabac exotique aux effluves agréables, un chapeau de prix. Il a un sale boulot quand on y pense, autant qu'il y ait quelques compensations. Je lui ai expliqué pourquoi je l'appelais Hercule, et il a beaucoup ri.

— Ah, mon petit, je serais bien en peine de résoudre une quelconque affaire criminelle.

J'aime à croire qu'au fil du temps, ces heures que nous passons ensemble une fois tous les seize ans ont tissé une amitié vraie entre nous. Il m'a avoué que je suis le seul sujet auquel il soit vraiment attaché. Il attend toujours avec impatience mon apparition, il a envie que ça marche. Pas autant que moi, bien sûr, mais presque.

Nous sommes le 25 février 2016, demain j'irai le retrouver sur le pont des Arts, je secouerai la tête de loin, il saura que c'est un nouvel échec, que je vais devoir me résoudre à encore changer de peau. La vie de ce dix-huitième voyage était la plus réussie de toutes, je répugne un peu à la supprimer. J'ai trois enfants charmants, l'aîné entre dans l'adolescence sans changement marquant, il continue à m'embrasser et réclamer des câlins. Ils vont me manquer.

Mais mon voyage doit continuer, je le dois à Marine et Tess. Peut-être un jour me résoudrai-je à lâcher prise, et me contenter de ce que j'ai, sans courir après les sirènes du passé.

Pas encore, je ne suis pas prête. J'enveloppe soigneusement les guêtres démodées que je vais offrir à Hercule demain, un clin d'œil qu'il appréciera à coup sûr. Je vais border les petites pour

la dernière fois, ébouriffer les cheveux du grand pour la dernière fois, lui dire de ne pas lire plus tard que vingt et une heures trente. Je vais rejoindre ce Nathan-là pour la dernière fois, faire l'amour avec lui pour la dernière fois.

Puis je vais profiter d'une bonne nuit de sommeil. Je dois être en forme, demain j'entame mon dix-neuvième voyage dans le temps.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Soutenez Réticule Newsletter sur Tipeee](#)

Céline Saint-Charle

Auvergnate d'adoption, Céline Saint-Charle vit au pays des volcans. Elle a toujours écrit, semant ses textes un peu au hasard, les perdant dans des crashes de disques durs. Après quelques participations victorieuses à des concours de nouvelles, elle se décide à passer le cap de la publication, d'abord en autoédition, puis en édition traditionnelle. Prolifique, elle alterne l'écriture de romans et de recueils de nouvelles, pour les enfants, les adolescents et les adultes. Dans des genres variés qui reflètent sa curiosité insatiable envers l'humain et ses relations complexes, elle s'interroge beaucoup sur l'avenir de l'humanité.

<http://celinesaintcharle.wordpress.com/>

Ad libitum

Thomas Lacroix

Aile B – Zone d'essais 211

D'une pichenette distraite, Igor propulsa le minuscule insecte stridulant qui rampait vers sa tasse à café vide. La chitine, prise entre l'ongle et la table, laissa sur son doigt une trace couleur fraise. *Syn woodlouse...* Il marmonna l'insulte héritée de son enfance polonaise, s'essuya dans sa blouse, puis reprit au goulot une gorgée de ce whisky nippon qui ne le quittait plus depuis la dernière séance de test.

L'anxiété le rendait plus brusque que de coutume. Le proche aboutissement de trente années de recherches dont douze menées sous le sceau du secret d'État, sans vie sociale autre que quelques échanges entre collègues autour de la machine à café excusaient son état inhabituel. De l'autre côté de la vitre renforcée la sphère métallique transpercée de câbles, hérissée de tubulures et constamment refroidie à l'azote liquide, laissait échapper à intervalles réguliers des jets de vapeur, pulsait et grondait, comme animée d'une âme maléfique. La concrétisation à trois cent quatre-vingt-deux millions d'euros de plusieurs centaines de pages d'équations et d'algorithmes. Le rejeton boulonné d'une intuition géniale, fusion d'un don et d'une obsession.

Misanthrope et obsessionnel, Igor jouissait de trois autres atouts pour devenir physicien d'exception : la laideur incontestable de son apparence physique qui lui épargnait d'être dérangé dans ses réflexions par d'intempestives propositions amoureuses, sa visualisation innée des

mathématiques les plus abstraites et la présence d'un petit poste de télévision dans sa chambre un soir de son adolescence, lorsque fut diffusé le premier opus de *Retour vers le futur*. Trente ans plus tard, tourné toute sa vie durant vers cet unique objectif, il en savait bien davantage sur la courbure de l'espace-temps, les risques de paradoxes et la puissance requise par le Voyage que Doc Brown en personne. Il devait cependant s'incliner quant à la miniaturisation de son propre convecteur temporel... Pas moins de sept tonnes et autant de super-calculateurs, intriqués dans une machinerie d'une complexité inouïe étendue sur 150 m². Nano-circuits, métaux rares, conduites de gaz ionisé, processeur quantique. Des kilomètres de connexions duales à plasma, avec assez d'énergie pulsant à l'intérieur en deux minutes pour éclairer Paris durant six mois.

Et un bouton on/off rétro-éclairé en vert pomme.

Tout cela conditionnait le fonctionnement de l'œuf : sa capsule temporelle. La version d'Igor de la DeLorean, dont l'intérieur laissait tout juste assez de place pour un homme accroupi. Mais une version configurée uniquement pour le voyage vers le passé ; la route vers l'avenir posait encore de bien plus sérieux problèmes techniques.

Il reprit du whisky, relut les sorties-rapports du dernier test. Bon sang, tout cela fonctionnait ! C'était évident, toute autre conclusion était impossible, mathématiquement, physiquement et objectivement évidente, mais alors... *dobry bóg dobrego boga*, où finissaient tous les sujets d'expérience ?! Bille de métal, fleur, stylo, rat... tous s'étaient dématérialisés comme prévu dans l'habitable, mais aucun ne s'était retrouvé à son point de départ une heure précise plus tôt comme cela aurait dû être.

Une fois encore, ce soir, à 0 h 22 précisément, l'œuf s'était bien activé de lui-même, comme guidé par une main invisible.

Dans un vrombissement de centrifugeuse, tous les voyants pulsant au rythme d'une invisible mélopée, un point minuscule de l'univers s'était replié sur lui-même, le temps et l'espace roulés en boule. Et puis un silence, comme une expiration. Un dé clic : la porte métallique s'était ouverte automatiquement pour dévoiler l'intérieur de l'œuf. Vide.

Si cela signifiait que l'expérience serait bien tentée une heure plus tard, c'était aussi la manifestation concrète que ses effets demeuraient au mieux incertains pour le sujet d'étude qui serait glissé dans l'habitacle.

Igor jeta un œil à sa montre. 1 h 17. Encore cinq minutes et il aurait sa réponse. La plus probable, tout bien considéré, étant que le voyage vers le passé créait une autre réalité sans empiéter sur le cours de sa propre origine. L'objet devait réapparaître mais en présence d'une autre version d'Igor dans l'un des univers parallèles dont nous ne sommes que l'une des expressions...

Il ne restait qu'une solution, qu'il était bien déterminé à éprouver l'alcool aidant.

Nul autre que lui dans la zone d'essai 211 au milieu de la nuit. Et pour cause, selon son planning prévisionnel de la semaine il n'avait rien à faire là. Son accréditation était illimitée mais depuis la première ligne de code jusqu'au dernier ajustement de pression dans la valve d'un circuit ternaire, chaque étape de son activité était soumise à un contrôle strict. Les sommes engagées et la valeur potentielle de l'invention ne souffraient aucune dérogation au processus signé avec les services secrets de l'État.

Ce qu'il envisageait de faire dans les minutes à venir n'aurait jamais obtenu l'aval des hautes autorités avant des années et des années de validation d'expérience, lorsque le Voyage ne serait

pas plus risqué que de traverser la rue en dehors des passages piétons.

Mais il devait savoir. Maintenant.

Le synchrotron bipa à trois reprises. Plus que trois minutes avant le décollage vers le passé. Une toute petite heure mais de loin la plus importante depuis l'émergence de l'Humanité. Igor siffla une dose de whisky, reposa la bouteille sur son bureau, se leva presque sans vaciller, sortit de la salle de contrôle et d'un pas étonnamment ferme rejoignit la zone d'essai. L'œuf au centre de la pièce ne dépassait pas la ligne de ses épaules. Des millions d'années d'évolution ramassés en cet infime point du monde. Igor passa la main sur la surface noire, vibrante, qu'il sentait presque palpiter sous sa paume. Promesse ou menace d'un secret ultime. Allait-il se dérober lui aussi au dernier instant, comme la seconde précédant le Big Bang ou la matière noire baignant l'univers ?

Il s'accroupit et entra dans la capsule, le souffle court. La bosse qui déformait son dos heurta la paroi nervurée de câbles. Il s'assit tant bien que mal. Trois nouveaux bips du synchrotron. Igor suivit du regard la porte qui se refermait lentement. Un chuintement le scella sans retour dans l'habitacle comme dans un sarcophage. Ne le reliait plus au monde extérieur qu'un petit hublot au travers duquel il ne voyait que le sol lisse et le couloir qui menait à son bureau. Aucune manœuvre ne pourrait désormais empêcher son invention d'aller au terme du processus.

Il expira lentement, en profondeur, ses pensées noires arrosées d'alcool refluent en même temps que s'échappait l'oxygène vicié qui stagnait au fond de ses poumons. Son inspiration fut plus profonde encore, les yeux clos, à genoux sur le revêtement froid, comme en prière, glissant en lui l'espoir

d'une réussite, la preuve que toute une vie de privations ne saurait être vaine. Igor se voyait comme les moines médiévaux, reclus et tout entiers consacrés à une mission unique. Sa religion était la science, il se donnait à elle sans retenue et c'est dans le flot lent de ces réflexions que s'écoula la dernière minute du compte à rebours.

Un vrombissement sourd explosa dans l'habitacle.

Chaque parcelle d'air fut prise de tremblements.

Quelque chose fit *chboum* et Igor se sentit basculer en arrière comme dans un gouffre. Tout son corps fourmilla, sa vision explosa en une nuée stroboscopique de petits points lumineux qui semblaient tourbillonner dans un puits sans fond. Il se dit que tout cela avait un drôle d'air de trucage vintage. Le son et les dimensions s'emmêlèrent, se démêlèrent.

Et, à sa grande surprise, ce fut tout.

Il reconnut le dé clic, bien qu'il résonnât étrangement : la porte de l'œuf s'ouvrait automatiquement devant lui. Il ouvrit les yeux. Il leva les yeux. Il écarquilla les yeux. La porte était immense. Le hublot béait à deux cents mètres du sol comme l'œil de quelque cyclope. Un vent violent s'enroula autour de lui. Le chuintement habituel se mua en un grincement sourd qui résonna jusque dans son ventre.

De façon absurde il eut le réflexe de se reculer, encore à genoux. Il fit un tour sur lui-même, vacilla, les dernières brumes de l'alcool se délitant dans son cerveau. Il ne rêvait pas. Il voyait clair. L'œuf avait grandi au-delà de l'imaginable. Igor estima qu'il se tenait comme au centre d'un terrain de football.

Le souffle court, presque chancelant, il fit plusieurs tours sur lui-même. Il se prit le visage à deux mains au ralenti, tel un acteur du cinéma muet. Tout était bien réel : son esprit analytique prit le relai. Le Voyage l'avait projeté dans une

dimension parallèle en altérant les structures inertes. Bien. Lui-même ne souffrait pas, n'avait ressenti aucun changement interne.

Mais jusqu'où le phénomène s'était-il propagé ? N'y aurait-il qu'une sphère autour de l'œuf, au-delà de laquelle tout serait ramené à sa taille standard ? La Terre entière avait-elle enflé démesurément, au risque de déséquilibrer tout le système solaire ? Peu probable. Et surtout quel enchaînement d'équations était faussé ?

Igor prit la direction de la sortie, passant mentalement en revue les liens clés de la structure théorique de sa machine à voyager dans le temps. Un petit objet brillant attira son attention. Une bille ; semblable à celle utilisée pour un essai deux mois auparavant. Bon. Le phénomène ne semblait donc pas réversible dans le temps...

Trente secondes plus tard, il sortit de l'habitacle en enjambant le joint de caoutchouc noir qui courait tout le long de la porte. Pas de risque de se faire attaquer par une araignée, songea-t-il, les locaux étaient stérilisés, ventilés, chaque centimètre cube d'air filtré et aucune micro-fissure dans les murs pour laisser entrer le moindre insecte.

Il marqua un temps. Son intuition lui soufflait qu'il était plus seul que jamais. Aucun argument objectif ne plaidait pour une autre option. Il reprit son périple à travers la salle de test, en direction du couloir qui donnait sur la zone de contrôle, son bureau et les autres espaces fonctionnels du laboratoire.

Machinalement il jeta un coup d'œil à l'horloge murale au-dessus de la porte. Minuit et vingt-cinq minutes. En tenant compte de son trajet depuis la fin de l'expérience, il avait bien reculé dans le temps d'une heure très exactement. Comme prévu. Mais la date n'apparaissait pas, il pouvait aussi bien avoir

avancé de vingt-trois heures que reculé de deux mois. Il soupira. Peu importait au fond. L'échec était presque complet et sa mort à court terme inéluctable à moins d'un miracle.

Il marchait d'un bon pas mais la pièce lui paraissait comme figée, sans parler du long couloir qu'il voulait emprunter ensuite. Il progressait dans une stupeur totale. D'autant plus radicale qu'il ne trouvait aucune faille dans son raisonnement. L'œuf était opérationnel. Les mathématiques ne mentaient jamais.

Tout bien considéré, sa certitude ne se heurtait qu'à la réalité ; l'une des deux finirait bien par céder.

Il défit sa blouse de travail pour respirer plus librement. À mesure qu'il se rapprochait du couloir partiellement voûté au loin, grandissait en lui l'impression de pénétrer dans une gigantesque nef d'église. Ou d'être un nain anonyme errant dans la Moria. Il se représenta la sortie de l'aile B du bâtiment, toutes les portes à franchir en apposant la paume sur un scanner, autant d'obstacles que tout son génie ne saurait abattre tant qu'il ne serait pas plus haut que l'épaisseur d'un doigt. Il misait sur un possible contournement que représentait une discrète grille d'aération dans son bureau, fixée à quelques centimètres du sol. Reconfigurer l'œuf pour revenir en arrière était sans espoir. Il ne pourrait même actionner une touche de clavier tant il était léger. Chaque option était sanctionnée par les déductions sans faille de sa logique.

Il ne cessa de spéculer, de calculer, tout le quart d'heure durant qui le séparait du seuil de son bureau, rythmé de ses grandes enjambées. Lorsqu'il y parvint, le désespoir l'avait gagné. Il voulut saisir la bouteille de rhum du Japon dans l'une des grandes poches de sa blouse mais se souvint qu'il l'avait laissée sur son bureau avant de prendre son aller simple pour le

Voyage. Sur son bureau. Il leva les yeux vers la bouteille. Elle était bien là. À cent cinquante mètres de hauteur. Avec un peu d'efforts peut-être parviendrait-il à l'ouvrir pour s'y noyer ?

Il traversa la pièce au pas de course, mû par quelque impulsion inconsciente. Il contourna un pied de table aussi massif qu'une pile d'aqueducs et ne ralentit qu'à l'approche de l'imbroglie de fils électriques tapis dans l'ombre.

C'est alors que des bruits de pas granitiques le firent se retourner et qu'il se vit entrer dans la pièce à son tour. Un autre Igor, immense. Proportionnel aux éléments du mobilier. Il tenait une feuille couverte d'équation et fila droit vers la chaise de son bureau, sur laquelle il s'avachit dans une détonation de craquements assourdissants à l'échelle de Petit Igor. Celui-ci était sans voix. Il fit quelques pas de côté, avec vue en contre-plongée sur lui-même. Il s'entendit bougonner et jurer. Les bougons et jurons qu'il avait prononcés mot pour mot une heure plus tôt.

La conclusion était double elle aussi :

- a. l'œuf était fonctionnel.
- b. l'œuf rapetissait les éléments qu'il renvoyait dans le passé, donc l'équation d'Igor avait une sérieuse lacune.

Tout de suite il repensa aux fils électriques. Vu de près il constata que l'un d'eux était nervuré et offrait à son échelle quantité de prises sûres pour ses grandes mains et où caler ses pieds. Ne pas regarder en haut. Ne pas regarder en bas. Monter tout droit.

Igor n'était pas plus sportif que n'importe quel grand intellectuel de base. Il répondait présent à tous les clichés. Débarrassé de sa blouse, il entama son ascension avec méthode, soufflant à fond comme tout alpiniste aurait fait à sa place, supposa-t-il. Il s'octroya une pause lorsque sa poitrine lui

sembla trop exigüe pour ses poumons. Encore huit ou neuf fois le même effort et il serait sur le bureau.

Cela lui parut interminable. À deux reprises il faillit décrocher et rebondir une cinquantaine de centimètres plus bas. Chute a priori sans conséquence selon les lois de la physique mais son goût de l'expérimentation avait ses limites. Il s'exténua à tenir bon. La sueur ruisselait dans son dos. Les muscles de ses bras et de ses jambes tremblaient à chaque pause. Il avait soif à boire de l'eau plate.

C'est agonisant – selon ses estimations – qu'il roulât sur la surface plane du bureau. Il happait l'air comme un poisson sur le pont d'un bateau.

Grand Igor n'avait pas bougé et faisait méthodiquement descendre le niveau de whisky en portant le goulot de la bouteille directement à sa bouche. Il semblait relire encore et encore la même feuille et jurait tout bas. Des imprécations qui roulaient comme le tonnerre aux oreilles de Petit Igor. Il se releva. Il marcha en direction de Grand Igor en agitant les bras. C'était sa chance, il allait réussir. Leurs deux cerveaux conjugués trouveraient une solution brillante. Il se précipita, cria aussi fort qu'il put en s'agitant comme un sémaphore ivre.

Son regard croisa celui de son double. Ce dernier plissa des yeux aux reflets vitreux.

D'une pichenette distraite, Igor propulsa le minuscule insecte stridulant qui rampait vers sa tasse à café vide. La chitine, prise entre l'ongle et la table, laissa sur son doigt une trace couleur fraise. *Syn woodlouse...* Il marmonna l'insulte héritée de son enfance polonaise, s'essuya dans sa blouse, puis reprit au goulot une gorgée de ce whisky nippon qui ne le quittait plus depuis la dernière séance de test.

[Ad lib.]

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Soutenez Réticule Newsletter sur Tipeee](#)

Thomas Lacroix

Auteur qui peine à se faire connaître même dans son cercle familial, Thomas n'a plus énormément de temps devant lui pour y parvenir compte tenu de sa vie de débauche, mais procrastine malgré tout avec une belle constance. Étant fonctionnaire, il dispose pourtant de bien plus d'heures libres que la moyenne pour écrire des lettres, des nouvelles et des romans qui ne décollent pas, entre autres bidouilleries. Ses tentatives pour être lu par un vaste public datent de la rentrée, il peut donc s'estimer heureux et persévérer encore un petit peu pour voir. Du temps où il était libraire il a participé durant quelques numéros à l'excellent [Cercle Magazine](#), au tirage annuel car ses rédacteurs sont des gens appliqués. Vous pouvez lui écrire à thomas.reticule@laposte.net, mais on se demande bien pourquoi. Quant à lui, il remercie le collectif réticulien pour sa confiance.

C'est de l'effort que naît le succès

Ilyass Mofaddel

Je ne croyais pas au paranormal.

Et même quand j'ai fait appel à une voyante pour passer mon examen de mathématique, j'y croyais pas plus. C'était juste plus simple que de réviser mon cours et ça faisait rire les potes. Elle m'a promis que je ne sortirais pas de ma classe en coulant. J'ai hoché la tête sans trop la croire.

Si j'avais su, je ne serais jamais parti chez cette folle.

Au début du cours, tout allait bien pourtant. La cloche avait sonné, monsieur Dallaire nous a sorti son discours habituel sur l'effort et le succès, puis j'avais jeté un coup d'œil à la feuille.

La première question n'était pas trop difficile et mon antisèche dormait dans ma poche, de toute façon. Les tictacs de l'horloge. Les mâchements de gomme de Sarah. Les grincements de dents du pauvre George qui se faisait intimider... Bref, rien de nouveau sous les murs gris de Mont-Tebargne

Je m'apprêtais à sortir mon antisèche quand George se mit à fouiller son sac à dos.

J'étais si concentré à tricher que j'ai pas remarqué les cris de Sarah qui ont suivi. Même lorsque toute la classe s'est dirigée vers la sortie, j'ai pas bougé. Ce n'est qu'en sentant quelque chose de froid sur mon front que j'ai levé les yeux. George se tenait devant moi, un gros calibre en main.

— Lève-toi comme les autres !

J'ai lentement obéi. « Qu'est-ce qui te prend, George ? »

— Ta gueule !

Discrètement, Monsieur Dallaire a galopé vers la sortie, clef à la main. Une balle dans sa calvitie l'arrêta.

Le gringalet, intimidé par tous, le gars bizarre que je connaissais depuis cinq ans, a éclaté de rire.

– Maintenant, placez-vous en ligne !

On a obéi, comme si George enseignait l'éducation physique.

George n'avait jamais tenu plus de deux minutes dans un oral, mais flingue en main, il avait la prose de Mussolini.

– Plus personne ne rigole, maintenant ?!

La classe était silencieuse. Le sang de monsieur Dallaire bifurquait depuis sa calvitie pour se répandre entre les dalles du carrelage.

– Est-ce que vous savez pourquoi j'ai fait ça ?

Personne ne répondit.

– Pour vous punir, bande de *normies* ! Je suis le châtiment de la nature, le grand fourvoyeur de la matrice ! Cinq ans d'intimidation et vous pensez vous en sortir comme ça ?

Seule la respiration haletante de George résonna en saccades.

Jean-Sébastien remonta ses lunettes. Avec un regard froid, il marmonna : « C'est bien zolie. Mais nous z'avons un egzamen de mathématique à finir. »

D'un air stoïque, Jean Sébastien se dirigea vers sa copie quand un tir l'empêcha de répondre à plus de questions.

L'humanité perdait un grand esprit. George gagnait en confiance. Celui-ci fixa chaque élève, comme un curseur à la recherche de sa prochaine victime. Son flingue visa Bryan, le grand blond en chemisier. Hier encore, le chef de l'équipe de football se vantait d'avoir aidé George à battre son record de natation : une minute 32 sous la cuvette des toilettes publiques.

Bryan, imaginant la suite, tenta un truc :
— Écoute, mec... Je suis vraiment désolé. Je voulais juste que tu te dépasses en nata...

Il ne termina jamais sa phrase.

Le rire de George devint plus lourd et médiocre à la fois. Son prochain tir visa Jennifer, la petite amie de Bryan. Puis deux balles dans chaque jambe d'Émile, le coureur. Un autre dans la tête d'Hajar. Une série de rafales sur quatre élèves. La classe se vidait comme le sang des crânes.

Le calibre se tourna vers moi. Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais jusqu'alors cru qu'un miracle m'épargnerait. Apparemment pas.

Je vais pas faire le mec. La vérité, je me suis pissé dessus.

— George... Jojo... Mon pote... On a fait trois laboratoires ensemble ! Tu vas quand même pas me...

— J'ai fait ta partie du labo à la dernière minute, enfoiré !

Je m'apprêtais à inventer que je faisais le deuil de mon chien à l'époque, quand un grand bruit vida ma tête, dans tous les sens du terme.

BAM !

La cloche sonna.

— Bonne chance à tous. Saliva Monsieur Dallaire. Et n'oubliez pas, mes chers élèves, c'est de l'effort que naît le succès.

Les tictacs de l'horloge les claquements de dents de George les mâchouillent de gomme compulsive de Jennifer. Et ma copie devant moi. Vide.

J'ai regardé autour. Pas un cadavre à l'horizon. L'horloge indiquait 9 heures. Le début de classe.

J'ai plissé des yeux, puis j'ai ri. Monsieur Dallaire m'a regardé bizarre et je m'en foutais. La scène de massacre ne devait être

qu'un rêve, ou au pire, une vision. J'étais peut-être fou, mais un fou vivant.

J'ai alors fixé ma copie et un petit sourire traversa mon visage de gros malin. Pas besoin de dégainer l'antisèche, je me souvenais des réponses.

Alors que je passais à la question quatre, Jennifer a crié. Et je me suis relevé tout de suite. George avait sorti son flingue.

En frappant mon pupitre, j'ai grogné : « C'est pas vrai ! »

La bouche du calibre de George me dévisagea comme son propriétaire. Par-dessus les cris de la classe, le satané bruit résonna.

BAM !

La cloche sonna.

– Bonne chance à tous, saliva Monsieur Dallaire. Et n'oubliez pas, mes chers élèves, c'est de l'effort que naît le succès.

Les tictacs de l'horloge, les claquements de dents de George les mâchouillent de gomme compulsive de Jennifer. Et ma copie devant moi. Vide.

J'ai pas attendu. Mes deux jambes ont couru vers la sortie.

Lorsque j'ai voulu tourner la poignée de porte, rien ne bougea.

– Monsieur ! que j'ai crié en regardant Dallaire. Ouvrez cette putain de porte !

Monsieur Dallaire resta immobile. Une veine se dessina le long de son front, comme un serpent vert se faulant derrière des touffes brunes et courtes.

– On ne jure pas dans ma classe. Et on utilise le mot magique...

– Ouvrez cette porte, *s'il vous plait* !

– Personne ne peut sortir durant les examens. Il va falloir retenir tes vessies, jeune homme.

Quelques rires résonnèrent. George grinçait des dents plus fort. Fallait que je trouve un moyen de fuir cet enfer avant qu'il dégaine.

– Je... J'ai oublié ma calculatrice.

– Il fallait y penser avant. Que cela te serve de leçon.

Cette enflure aurait réponse à tout. Pas le choix. Je devais être direct.

– Ce qui se passe, c'est que notre cher George s'apprête à commettre un massacre digne du pays de l'oncle Sam. Si vous avez envie de finir dans les journaux comme martyr, c'est votre problème. Moi, je veux vivre !

Pendant un bon dix secondes, seuls les grincements de dents de George, toujours plus rapide, résonnèrent.

Bryan brisa le silence. « George, faire une tuerie ? Il sait même pas tenir sa queue. Comment veux-tu qu'il manie un flingue, ha ha ha ! »

Toute la classe éclata de rire (à l'exception de moi, de George et de Jean-Sébastien trop concentré sur l'examen). Même le prof eut un sourire en coin.

Les grincements de dents de George devinrent assourdissants. D'un geste militaire, il sortit son flingue, pointa la tête de Bryan et profita de sa gueule ouverte par les rires pour en percer l'arrière.

Cris de la classe. Le flingue qui se tourne vers moi et ce satané bruit.

BAM !

La cloche sonna.

– Bonne chance à tous. Et n’oubliez pas, mes chers élèves, c’est de l’effort que naît le succès.

Les tictacs de l’horloge les claquements de dents de George les mâchouillent de gomme compulsive de Jennifer. Et ma copie devant moi. Vide.

Ma tête s’est écroulée contre le papier. Comment stopper cette merde ? Recevoir une balle dans la tête faite vachement mal une fois. Trois fois c’est trop. Je suis resté assis, à réfléchir au problème, quand George dégaina son machin et que la classe courut dans tous les sens. Il me le colla au front, manière de me dire de bouger. Mais j’ai rien bougé.

À peine que j’aie levé la tête en lui marmonnant :

– Est-ce que tu crois au paranormal ?

BAM !

BAM !

BAM !

BAM !

BAM !

La cloche sonna.

– Bonne chance à tous. Et n’oubl...

– TA GUEULE ! que j’ai crié.

Le prof me dévisagea. Combien de temps avait passé depuis que j’étais entré dans cette classe ? J’avais l’impression que des siècles s’étaient déroulés. En général, ça durait pas plus de cinq minutes, mais de milliers de cinq minutes ça fait... beaucoup.

J’avais tout tenté pour briser la boucle, casser la porte, attaquer George, le faire rire, mais rien ne semblait fonctionner.

Dans chaque cas, je finissais avec une balle dans la tête sans sortir de la classe.

J'ai réfléchi plus fort. Si j'étais là, après tout, c'était à cause de cette foutue voyante. Qu'est-ce qu'elle m'avait proposé, au juste ? « Tu ne sortiras pas de cette classe en coulant ton examen. »

Mais comment le passer si je revenais toujours en arrière ?

George s'est levé. Je l'ai regardé et j'ai presque souri.

— Mec, je sais que tu vas pas me croire, mais on a déjà vécu ce moment un millier de fois. Tu me fais plus du tout peur...

BAM !

La cloche sonna.

— Bonne chance à tous. Et n'oubliez pas, mes chers élèves, c'est de l'effort que naît le succès.

Et si j'écoutais son conseil, tiens ?

D'un coup, je me suis approché de George qui grinçait des dents.

Le pauvre petit gars avait bien fait souffert. Avant cette période maudite, je l'avais jamais regardé dans les yeux. C'est vrai qu'ils étaient triste, ce regard. On lui avait donné bien de noms. Le cure-dent, le nageur ou encore le vilain petit canard (à cause de sa passion pour l'ornithologie).

— Rassis-toi ! me gueula Dallaire. Pas le droit de se passer du matériel pendant l'examen. Sinon, c'est zéro.

J'ai ignoré ce calvitiste.

— Mec... ai-je dit à mon tueur. Je sais que t'as un flingue dans ton sac.

Il a grincé des dents plus fort, puis il a dégainé son fusil sur moi.

J'ai pas bronché.

– Je suis pas là pour t'accuser de quoi que ce soit. On a passé cinq ans à se foutre de ta gueule. Si on rajoute à ça les trucs bizarres que t'as dû entendre sur internet et tes petits problèmes familiaux, c'est normal de vouloir te venger sur le monde. Mais réfléchis bien. À quoi ça va te mener tout ça ? Dans le meilleur des cas, tu vas croupir en prison. Dans le pire, tu vas te suicider ou la police te neutralisera à la mitraillette.

Il se tourna vers la classe où des gouttes de sueur coulaient de partout.

– Et puis, pourquoi nous ? Tout le monde dans cette classe t'aime, ce n'est pas vrai ?

Ils hochèrent la tête en cœur, ce qui propulsa une pluie de sueur sur nous.

Il a continué à me regarder, mais j'avais bien mémorisé la forme de ces yeux durant ces siècles et je les savais troublés. « C'est vrai ? »

– Bien sûr ! On t'aime tous, George, allez, dites-le !

En cœur, la classe s'exclama :

– *On t'aime, George ! On t'aime George ! On t'aime, George !*

Alors que George regardait tous ses compagnons crier son nom, presque des larmes aux yeux, j'en ai profité, pour lui donner un poing à la figure, puis dérober son arme.

J'arrivais pas à y croire. Il se peut que ma joie m'ait fait dépasser les bornes. Et que je lui ai lancé un coup de pied dans les côtes. Puis peut-être que j'ai craché sur son visage boutonneux en gueulant : « C'est qui le malin, maintenant ? »

Le prof a bondi vers la sortie, trousseau de clef en main.

– Et l'examen ? j'ai demandé.

– Tu rigoles ? beugla-t-il le visage rouge. On vient d'échapper à la mort, je vous donne tous cent pour cent !

La classe a éclaté de joie (sauf Jean-Sébastien qui aurait eu cent dans tous les cas et George qui se tordait à terre).

Depuis, j'ai plus fait appel à des sorcières.

J'ai fini dans le journal de la ville comme héros local. George a fini dans un centre de détention pour jeune.

Il a compris son erreur à dix-huit ans et est devenu moine, avant de continuer vers l'université et devenir ornithologiste.

Quant à Bryan, son intimidateur, il a rejoint une grosse équipe de football après le secondaire, mais il a fini en prison pour ses relations avec des mineures.

Jean-Sébastien, vous le connaissez sûrement, a été le premier homme envoyé sur Mars. Sa mort en martyr de la race humaine le rendra immortel.

Monsieur Dallaire, comme beaucoup de professeurs de sciences, faisait partie du Projet BRBD, un groupe de prof fan de Breaking Bad qui imitait leur idole. J'avoue que j'étais pas mal content quand j'ai appris qu'il avait fini en prison.

Moi, j'ai bifurqué par ci et par là, et aujourd'hui, à l'aube de la mort, je vous raconte cette histoire en sachant pertinemment que personne ne me croira. De toute façon, qui lit encore de nos jours, lorsqu'on a accès à la VR 4.0 ? Peut-être, qui sait, deux ou trois gens un peu rêveurs diront qu'il y a une part de vérité dans ce que je dis. C'est avec cet espoir que je vous quitte, car je sens mes forces diminuer alors que j'écris ces mots et...

Paf

La cloche sonna.

— Bonne chance à tous, saliva Monsieur Dallaire. Et n'oubliez pas, mes chers élèves, c'est de l'effort que naît le succès.

Les tictacs de l'horloge les claquements de dent de George les mâchouillent de gomme compulsive de Jennifer. Et ma copie

devant moi. Vide.

J'ai soupiré.

C'est reparti...

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Soutenez Réticule Newsletter sur Tipeee](#)

Ilyass Mofaddel

L'enfant de l'imprégnation

Yamilo Cortez

3 AVRIL 2011

Les périodes d'instabilité sociales et individuelles se succèdent depuis plus de trois siècles, poussées par les spasmes temporels qui saccadent la linéarité classique de l'entendement humain du temps et de l'espace. D'avant en arrière, en avant. Vers le quand. D'arrière en avant, en arrière. Vers le où, vers les trente-trois directions de la rose des vents.

Les campagnes d'invasion systématiques d'Anaël Saraï se poursuivent dans le chaos prédit.

Dans la tente, le Scribe est accroupi, les genoux plantés dans la terre sèche du sol. Le sang de l'oie sacrifiée qu'il a abattue selon le rituel pré-post-guerre dessine des nuages directionnels que lui seul est capable d'interpréter. Le Scribe est maître dans l'art de manier folklore prophétique et technologie de pointe. Concentré sur sa lecture des avenir et des passés entrelacés dans le sang et la terre, il écoute ses machines séquencer les possibilités. Le Scribe contrôle la synchronisation du temps-machine et du temps-prédiction. Le bourdonnement cesse. Le Scribe lève la tête vers l'Empereur Saraï.

Ce sera Rampunen, Pyla puis Hassakar.

L'Empereur hoche la tête. Ses généraux se dispersent. Les troupes se remettent en route. Des nuages de drones délicats comme des libellules, précis et meurtriers, survolent les troupes de tanks lourds et lents dont les chenilles écrasent pierre et terre. Chevaux et 4x4 blindés galopent côte à côte,

prennent la tête, suivant le doigt du Scribe qui montre la direction.

Les troupes sont passées. Elles ont écrasé le blé ainsi que l'homme debout les bras en croix face au canon du char d'assaut, sans photographe de presse pour immortaliser la scène ni gagner de prix de la photo de guerre. Il n'y a plus de presse, plus d'Occident, plus d'international. Juste les vagues inexorables soufflées par l'Empereur Saraï vers le où et vers le quand.

L'ennemi vaincu s'est soumis, a enterré ses morts et balayé sang et ossements.

Les troupes sont de retour à leur point stable au centre des trente-trois directions des où et des quand, avant le prochain saut. Le village traditionaliste est dirigé par Nadou, le Grand Prêtre et Sorcier de la religion impériale. Il est l'un des tous premiers soumis, l'un des tous premiers à avoir prêté allégeance à l'Empereur, il y a bien longtemps, il y a quelques minutes. Nadou avait vu le potentiel inéluctable d'Anaël Saraï. Il avait évité un bain de sang ponctuel et irréversible à son peuple.

Le Scribe à nouveau accroupi, les genoux plantés dans la terre, marmonne en lisant pendant que ses machines bourdonnent dans la nuit. Dans une tente à l'autre bout du campement, la voix d'Audrey Seurrat dit :

« Manolo, tu m'avais promis que ce serait bientôt fini. Manolo, l'enfant est mort. »

À la lueur de la petite lampe posée sur la table, Manolo Khady répond :

« L'enfant. Je ne me le pardonnerai jamais. »

Elle l'interrompt d'un geste fatigué de la main, assise sur la chaise de l'autre côté de la table. La lampe entre elle et lui.

« Comment peux-tu penser être un saint si tes prêtres sont des assassins ?

– Ce sont aussi les tiens.

– Non ! Jamais, Manolo. L'enfant, Manolo, exige-t-elle. »

Manolo quitte le village sans encombre. Il passe devant la tente des généraux et les regarde l'un après l'autre. Il ne s'arrête pas et s'enfonce dans la forêt.

2 juillet 1489

Quatre résistants se ruent sur Liga. Manolo retrouve son visage, bouffi et maculé de sang, séparé de son corps à des milliers de kilomètres et des milliers d'années.

27 mai 1991

Boris a disparu. Disséminé.

10 février 38056

Les atomes du corps de Xizeug ont été désassemblés à des milliards d'années-lumière.

L'horloge est prise de frénésie. Anaël ambitionne les étoiles. Manolo ne court pas assez vite. Peut-il encore dater les faits ? Il efface les dates.

18 décembre 1387

Il retrouve par miracle le cadavre entier d'Audrey Seurrat. Sauf son utérus. Sauf l'enfant qu'il contenait.

Audrey et lui quittent ensemble le village traditionaliste et passent devant la tente. L'Empereur Saraï a hoché la tête. Le temps a vibré. Une fois encore, le Scribe a synchronisé. Audrey et Manolo entendent résonner les pas des généraux sortir de la tente.

Ils courent et s'enfoncent quelque part au cœur de la forêt moite. À un certain moment, ils modifient au fond d'eux-mêmes leur imprégnation. Seules cinq étoiles et la lune bleue brillent encore dans la nuit. Des éclairs éblouissants sillonnent le ciel

pendant quatre heures ou pendant quatre siècles, comme des miroirs d'où coule la sève irradiée du temps et de la rose des vents, enfin immobiles. Manolo tient dans ses bras l'enfant arraché à son utérus. Audrey tient dans ses bras l'enfant revenu.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Soutenez Réticule Newsletter sur Tipeee](#)

Yamilo Cortez